

Table rase

Martin Mongin

[Feuille volante associée au manuscrit n° 4-D1 RIS-250 (*Journal*), non signée.]

Mardi 16 mai – Si je me souviens de ma petite virée à la bibliothèque François-Mitterrand, dans le 13^e arrondissement de Paris? Tu parles, Charles! C’était quelques mois avant que je boute le dernier guignolo du Faubourg-Saint-Honoré de son trône, et que j’y pose mes fesses à sa place.

Il faisait une chaleur de fournaise, ce jour-là. Un mistral rageur venait racler le parvis du site de Tolbiac et de rares cirrus, après avoir gaiement remonté la vallée du Rhône, s’effiloçaient au-dessus de Paname. Avec ça, les quatre tours de la BnF battaient glorieusement leur pavillon dans le grand midi, comme les voiles du *Phocéa* – je veux dire avant qu’il soit réduit en cendres au large de ce petit archipel malaisien.

Je me suis avancé sur l’esplanade, scrutant ces longs fils de barbe-à-papa chassés par les rafales. Les rares passants à s’aventurer sur le parvis battaient grotesquement des bras pour conserver leur équilibre, comme des canards d’apparat dont on aurait coupé les ailes. Quant à moi, j’avançais le pas sûr, tel un Christ traversant une colonne de tornade au ralenti. Les quatre livres ouverts de

l'architecte Dominique Perrault me toisaient et j'ai eu le pressentiment qu'au premier faux-pas ils allaient refermer sur moi leur imposante couverture de verre. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Là où j'étais, emmitoufflé dans la touffeur venteuse du dehors, ignorant leur insidieuse invitation de pièges à fourmis climatisés, je me sentais en parfaite sécurité.

À l'ombre du MK2, abrités des bourrasques, des vigiles m'observaient d'un œil louche. Ils étaient deux, avec d'épaisses gueules de matadors bourrés. Par prudence, je me suis déporté sur ma gauche et, bravant les assauts du grand balayeur, j'ai fait quelques pas en direction de ce vaste précipice qui donnait sur l'inaccessible forêt du Rez-de-jardin. Dix mètres plus bas, indifférents à la tourmente, les pins sylvestres (*Pinus sylvestris L.*) de la forêt de Bord-Louviers soulevaient mollement leurs frondaisons. Pour dire la vérité, ils avaient toujours été on ne peut plus rachitiques, si ce n'est moribonds, avec leurs branches décharnées et leurs troncs de grabataires retenus par un embrouillamini de câbles rouillés. Et néanmoins, pour les besoins de mon affaire, je les imaginais plonger leurs racines résineuses dans les réserves, les sous-sols, les salles d'archives patrimoniales, les Enfers et les collections royales, chatouillant de leurs radicelles les cartes anciennes, les incunables et les manuscrits enluminés. Même à demi morts, rongés par le stress hydrique, je les sentais gorgés de sève, une sève jaune et piquante, promesse de résurrections nouvelles.

Je me suis avancé encore. Les travaux de sécurisation n'ayant toujours pas été entamés, je suis monté d'un saut sur le garde-corps. Le *rauba-capèu*, l'enleveur de chapeau, me soufflait son haleine de four à fougasses au visage, mais moi je tenais bon, rasséréiné par la présence, en contrebas, de ces pins agonisants, cloîtrés à jamais dans leur fosse de verre.

Cette fois, jugeant qu'il y avait là quelque flagrante entorse au règlement, les vigiles se sont décidés à affronter la fournaise. Ils avaient peut-être trente ou quarante mètres à parcourir, distance qu'un bon

sprinter peut franchir en une dizaine de secondes – d’autant qu’ils avaient le vent dans le dos. Il m’en a fallu deux fois moins pour sortir la corde de mon sac à dos, refermer le mousqueton qui pendait à son extrémité sur la structure métallique du parapet et passer la corde dans le descendeur que je portais à la ceinture. Les agents de sécurité, inspirés par quelque mauvais film de série Z, tendaient grotesquement leurs bras vers moi. Au moment où ils allaient me saisir les mollets, j’ai pris une grande inspiration et, la main sur mon descendeur, j’ai sauté dans le vide. Si vous aviez vu leur tête! Et moi qui glissais dans les airs, comme une araignée accrochée à son fil de soie – ou un agent du GIGN prêt à bondir sur un preneur d’otages.

Quand j’ai mis pied à terre, un étage plus bas, les joues du mistral m’ont paru se dégonfler d’un coup. Il ne régnait plus là qu’une stagnante aridité de serre désertique. Là-haut, les deux vigiles avaient dégainé leurs smartphones. J’imagine que, ayant failli à leur tâche, ils cherchaient à joindre des collègues, voire – délicat moment – leurs supérieurs. À mon niveau, les usagers de la bibliothèque, perplexes, s’étaient massés contre les épaisses vitres les séparant de cet impénétrable jardin d’Éden. Et moi j’étais là, les pieds dans les herbes sèches, entouré de ces plantes pionnières qui tiraient désespérément la langue, comme un navigateur débarquant sur une île inconnue.

J’ai adressé à ces incorrigibles voyeurs un signe de la main qui pouvait aussi bien signifier « tout est sous contrôle » que « allez vous faire voir », et je me suis concentré sur ma tâche.

Vous vous souvenez? Avant que les cent vingt-six pins soient transplantés et ce cloître d’un hectare aménagé par le paysagiste Éric Jacobsen, Dominique Perrault avait demandé à la sculptrice Louise Bourgeois d’imaginer quelque chose de symbolique, un monument, un rituel, un geste, n’importe quoi – histoire quand même de marquer le coup. Comme on pouvait s’en douter, Louise Bourgeois avait pris cette requête très au sérieux. Et voilà ce qu’elle avait proposé à l’architecte.

Quelques mois plus tôt, dans le cadre d'une reprise de fouilles sur le site de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, en Égypte, des archéologues français avaient exhumé un rouleau de papyrus, miraculeusement sauvé des flammes dans une urne faite d'un alliage inconnu – proche, aux dires de certains blogueurs, du légendaire orichalque. En l'état, c'était le seul rescapé de la terrible catastrophe qui, à une date sur laquelle disputent encore les historiens, avait ruiné la totalité des collections patiemment rassemblées par Démétrios de Phalère.

D'après les chercheurs, la présence d'une telle coque de protection, parfaitement ignifuge, laissait supposer que ce papyrus devait avoir eu, à l'époque, une valeur considérable. Il revenait à présent aux restaurateurs du CNRS d'en révéler les inscriptions, avant de confier leur décryptage à une armée de philologues. Chacun projetait sur ce trésor ses fantasmes les plus fous. Et c'est là que Louise Bourgeois était intervenue. Au lieu de prendre le risque, en nettoyant et traitant les fibres du papyrus, d'en corrompre irrémédiablement les pigments ; mais aussi celui de décevoir non seulement les chercheurs, mais aussi le grand public (le texte pouvant ne pas être à la hauteur des espoirs suscités), la sculptrice avait opportunément proposé à ses inventeurs de le laisser dans son urne et, sur le modèle de la tombe du Soldat inconnu, d'inhumer cette dernière au cœur du jardin-forêt de la BnF. Le nom de cette œuvre lui était venu en rêve : *N'oublie jamais le vide qui a été semé.*

Comme on peut s'en douter, les archéologues avaient d'abord poussé des cris scandalisés, mais Louise Bourgeois, forte de ses soutiens au sein du ministère de la Recherche, était finalement parvenue à ses fins. Dominique Perrault s'en était presque étranglé de joie, le jour où elle lui avait annoncé la nouvelle. Le 12 juillet, date présumée de la naissance de Ptolémée I^{er}, fondateur de la bibliothèque d'Alexandrie, l'urne et son précieux contenu furent donc déposés dans un coffre en béton cellulaire, artistement gravé par la sculptrice, et enterré au centre du rectangle délimitant l'enclos

sacré du site François-Mitterrand. Quelques vedettes avaient été conviées au petit cocktail qui avait suivi. Tonton était là, aussi, évidemment.

À partir de ce jour, les plus folles hypothèses ont commencé à circuler sur la nature de cet ouvrage miraculé, rendu à la terre avant même d'avoir pu être identifié. Certaines évoquaient un apocryphe de l'Ancien Testament ; d'autres un ouvrage envoyé du futur ; d'autre encore des révélations sur les secrets des anciens bâtisseurs. Autant dire que les esprits complotistes s'en sont donné à cœur joie. N'importe, ce qui comptait pour moi, c'est qu'il fût le seul à avoir échappé aux flammes.

Penchés à la balustrade du Haut-de-jardin, quelques badauds s'étaient joints aux agents de sécurité dont les mines recuites oscillaient entre la fureur et l'accablement. Délaisant un tel public, je me suis enfoncé dans les fougères rôties et frayé un chemin jusqu'au cœur du bosquet. Dans les romans de piraterie, les chasseurs de trésor passent des heures à maltraiter la terre – la terre ou le sable, c'est égal – à coups de pelle ou de pioche. En ce qui me concerne, j'ai à peine eu besoin de creuser. Je me suis agenouillé au pied d'un pin dont l'écorce était à la fois incroyablement sèche et imbibée d'une délicate résine qui cristallisait entre ses rides. Le coffre de Louise Bourgeois était là, sous une fine couche de mousses roussies qu'il m'a suffi de décoller du sol.

Je ne me suis pas attardé dans les parages. J'ai soulevé le couvercle. L'urne d'orichalque était là elle aussi, sa surface de lingot aspirant et recrachant simultanément l'oppressante clarté du ciel. Je l'ai ouverte à son tour, je me suis emparé du papyrus égyptien, afin qu'il ne connaisse pas deux fois le même sort, et sans demander mon reste je me suis carapaté de cette souricière.

J'aurais pu remonter par la voie que j'avais ouverte à la descente, après tout la corde était toujours en place. Retrouvant le Haut-de-jardin, je me serais fait diligemment cueillir par les vigiles, ou des flics venus en renfort, et je n'ai aucun doute sur le mauvais accueil

qu'ils m'auraient réservé – du moins jusqu'à ce qu'ils découvrent, par la suite, à qui ils avaient affaire.

Au lieu de ça, j'ai continué ma course dans les halliers, repoussant les ronces qui, de leurs troncs alanguis, me chatouillaient la pomme d'Adam, afin de gagner la façade ouest de ce grand terrarium ouvert sur le ciel.

Autour de moi, les arbres, les mauvaises herbes, toute la végétation était sèche comme au plus fort d'un été caniculaire. Les pins eux-mêmes étaient comme des allumettes géantes trempées dans un grand bain d'alcool à brûler. J'ai trouvé la corde que, quelques heures plus tôt, Sergent avait discrètement accrochée à mon intention. J'y ai installé mon bloqueur de poing électrique et trois secondes plus tard je retrouvais l'esplanade. Tout ce temps-là, le papyrus n'avait pas cessé de caresser ma poitrine de sa repoussante peau fripée de momie égyptienne. À l'autre bout, au niveau du MK2, des gyrophares s'efforçaient de dompter les tourbillons brûlants au rythme de leur féerie bleutée.

En me voyant reparaitre, les vigiles ont donné l'impression de devenir fous. Un policier a dit quelque chose, peut-être «attrapez-moi ce connard». À décharge, il ne pouvait pas me reconnaître à pareille distance, d'autant que la lumière zénithale était aveuglante – ce qui ne m'a pas empêché d'avoir une petite explication avec lui, quelques semaines plus tard. Le flic a dit quelque chose donc, et les autres ont commencé à courir vers moi, foulant périlleusement les lames d'ipé du Brésil battues par un Éole au plus fort de sa colère.

En toute occasion, il faut savoir rester maître de la situation. J'ai pris le temps de remonter ma corde et de la lover, avant de la faire disparaître dans mon sac à dos. En dessous, telle une oasis engloutie par le désert, la forêt assoiffée semblait réclamer qu'on la noie sous les eaux de la Seine.

Les historiens tergiversent encore aujourd'hui sur la cause de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie. Certains évoquent la

guerre civile entre Jules César et Pompée, d'autres le conflit entre l'empereur Aurélien et Zénobie de Palmyre. Mais quelles que soient les raisons politiques ou humaines, tout le monde sait que c'est à un grand incendie qu'elle a succombé – du genre à faire pâlir Néron en personne. C'est du moins ce que les instituteurs ont toujours enseigné, et enseignent aujourd'hui encore, aux écoliers.

Les vents du sud refermaient leur grand maelström autour de l'esplanade ; les flics, armes sublétales au poing, couraient vers moi en hurlant des commandements inaudibles ; les quatre monolithes de la Très Grande Bibliothèque (pardonnez la modestie) disparaissaient dans le bleu du ciel ; quant aux reflets des gyrophares, ils baignaient la scène dans un entêtant crépitement de transformateur EDF.

Les pins, relâchant au-dessus d'eux leurs vapeurs éthyliques, tendaient vers moi leurs aiguilles exsangues, comme un appel à la pyromanie. J'ai lancé le papyrus au milieu de la sylve déserte, certain que, cette fois-ci, il y disparaîtrait à jamais. Puis, comme un prélude à la grande table rase qui allait suivre, j'ai sorti de ma poche une boîte d'allumette, une minuscule boîte d'allumette vintage que j'avais glanée la veille dans un bistrot de la Butte-aux-Cailles.

Les flics, horrifiés, braquaient leurs flingues sur moi, à présent. Imperturbable, j'ai saisi la première tige qui venait et, après en avoir fait craquer la tête rouge, je l'ai jetée sans la moindre hésitation dans ce carré de savane prêt à flamber.

Les romans de **Martin Mongin** sont publiés aux éditions Tusitala. Parmi eux, l'extraordinaire *Francis Rissin* (prix Effractions-SGDL 2020), mais aussi *Le Chomor* et, plus récemment, *Le Livre des Comptes*.